

du-Loup, il y a longtemps que l'on recueille sur la ferme de Madame Veuve Taché, des pommes aussi saines, aussi qualifiées à tous égards que dans le district de Montréal. Comme on le voit, il ne tient qu'à s'y mettre pour réussir. C'est aux personnes aisées et instruites des villages à donner aux habitants des campagnes cet exemple utile et agréable. Encore une fois, il en coûte si peu !—Et, chose singulière ! on trouve partout, en descendant en bas de Québec, quelques vieux arbres fruitiers dans presque tous les jardins. Ce sont les derniers vestiges du bon esprit qu'avaient les ancêtres à cet égard. Aujourd'hui, dans le siècle des perfectionnements en tout genre, non seulement ces précieux vestiges ont été abandonnés à la destruction du temps, des animaux et des descendants, mais on a pas su même comprendre que ces restes du bon sens paternel, résistant à tant de causes de ruines, voulaient dire quelque chose aux fils et aux héritiers. Il serait donc temps d'y revenir avant que la leçon s'efface tout-à-fait. C'est le temps d'ailleurs de faire mieux, au moment où tous les genres de culture sont prêchés partout, et où des améliorations sensibles et progressives se voient sur tous les points. Mais, dit encore la routine et l'insouciance, comment planter et soigner les arbres fruitiers si une race perverse d'enfants ou d'adultes viennent vous en dérober la récolte avant même la maturité. Soit. C'est là peut-être un des progrès de notre siècle ; mais il y a remède. Du temps de nos pères, il y avait aussi des enfants et des adultes ayant des penchants de toute sorte. On s'en mettait à l'abri par tous les moyens permis, et l'on restait maître chez soi. En outre ayant obtenu chacun son petit groupe d'arbres fruitiers, chacun en jouissait plus librement, étant moins tenté d'aller piller chez le voisin ce qu'il possédait chez soi. En troisième lieu, nos pères savaient faire la défense nécessaire, ou ils se donnaient le courage de défendre leur propriété contre tout injuste agresseur. Rien là que de très-permis et de raisonnable. Agissons de même ; et cultivons sans faux raisonnement les arbres fruitiers et agréables, à l'exemple de nos pères et pour notre plus grande utilité. La chose est facile aujourd'hui beaucoup plus qu'autrefois, vu que les enseignements de la culture en tout genre se répandent partout. Au moment même où nous écrivons, voici que l'infatigable Monsieur Provancher fait annoncer deux nouveaux livres, dont l'un est tout spécialement consacré au sujet que nous nous plaisons tant à recommander ici, la plantation des arbres fruitiers. Ce livre de Monsieur Provancher a pour titre on ne peut plus d'à-propos, le *Vergier Canadien*. Qui ne voudra avoir ce petit livre ? Disons-le, en passant, Monsieur Provancher devra être compté par la reconnaissance publique comme l'un de nos prêtres, et ils sont en grand nombre, qui auront rendu le plus de services à la cause du jour, la cause agricole.

Laissons à regret cette cause pour parler un moment guerre, diplomatie, embarras politiques et sociaux. Heureusement, c'est ailleurs que sur notre sol que la scène de toutes ces tristes choses est placée. Il nous

importe toutefois grandement d'en suivre le fil et les tendances, vu que lorsque les grands se battent il n'est pas bon que les petits se fassent sourds et sans crainte. Les grands coups ont nécessairement leurs contre-coups, lesquels seuls suffiraient à nous anéantir.

Ainsi, chez vos voisins, tant que la guerre désastreuse qui s'y fait y sera en permanence, nous aurons à craindre tout naturellement quelques fâcheux contre-coups. Soyons prêts à tout événement autant qu'il nous est possible de le faire, comme nous le disions dans notre dernière feuille ; c'est ce que prescrit la plus simple prudence. Du reste, confions-nous à la Providence dans un esprit d'unité de cœur et de principes à toute épreuve.

D'après les journaux, dont les renseignements sont toujours fort suspects ou contradictoires, les deux partis belligérants, chez nos voisins, sont à la veille de grands engagements, ou en voie de prolonger par des escarmouches sur tous les points le sort fatal qui attend tôt ou tard le peuple-uni de la grande république. Dans tous les cas, il semble que le drame saignant que ce peuple joue à sa ruine ne peut durer longtemps. Des vexations étranges, reconnues nécessaires par l'autorité, amentent presque le sentiment public. On fait la conscription, mais on arrête les fuyards, on les emprisonne, et bon gré, mal gré, il faut combattre contre ses sentiments ou ses intérêts. Dans cette situation critique sont compris nos canadiens habitant les Etats-Unis. Hélas ! les rêves de liberté et de progrès qui en ont porté un trop grand nombre sur cette terre d'affranchissement, se voient aujourd'hui saisis sur la frontière, au moment de toucher le sol heureux d'une patrie qu'ils n'auraient jamais dû abandonner. D'autres, on le sait, avaient de meilleures raisons de s'éloigner de leurs foyers ; mais tous aujourd'hui regrettent sans doute leur situation présente. Déjà la mort en a frappé quelques-uns sur les champs de bataille. Ils eussent pu servir leur vraie patrie avec autant de courage et plus de gloire ! En somme, si les rigneurs mises en œuvre par le gouvernement du Nord pour retenir ses hommes chez lui n'existaient pas, la fuite d'une terre qui dévore ses enfants deviendrait générale en quelque sorte, et c'est le Canada qui aurait à subir avant tout ce nouveau genre d'invasion. Par conséquent, comme on le voit, nous sommes de tout côté sous le coup des contre-coups, quelque chose qui arrive aujourd'hui chez nos voisins. Souhaitons-leur donc de plus en plus paix et concorde pour leur bien-être et le nôtre. Malheureusement, ils sont toujours peu portés à incliner vers la paix et la concorde. Les conseils ou les vœux en ce genre sont loin, il paraît, de leur être agréables. Leur voisinage sur nos lacs, disent les derniers journaux, nous serait même fort peu sympathique. Apparemment qu'ils désireraient que les canadiens, de gaieté de cœur, iraient remplir les vides laissés par leurs nationaux dans les rangs de leurs bataillons. C'est trop fort. Mieux vaut qu'ils s'entendent entre eux pour faire la paix que de chercher ailleurs des soutiens de leur bravoure épuisée. On a dit avec raison que la désertion et les meurtres